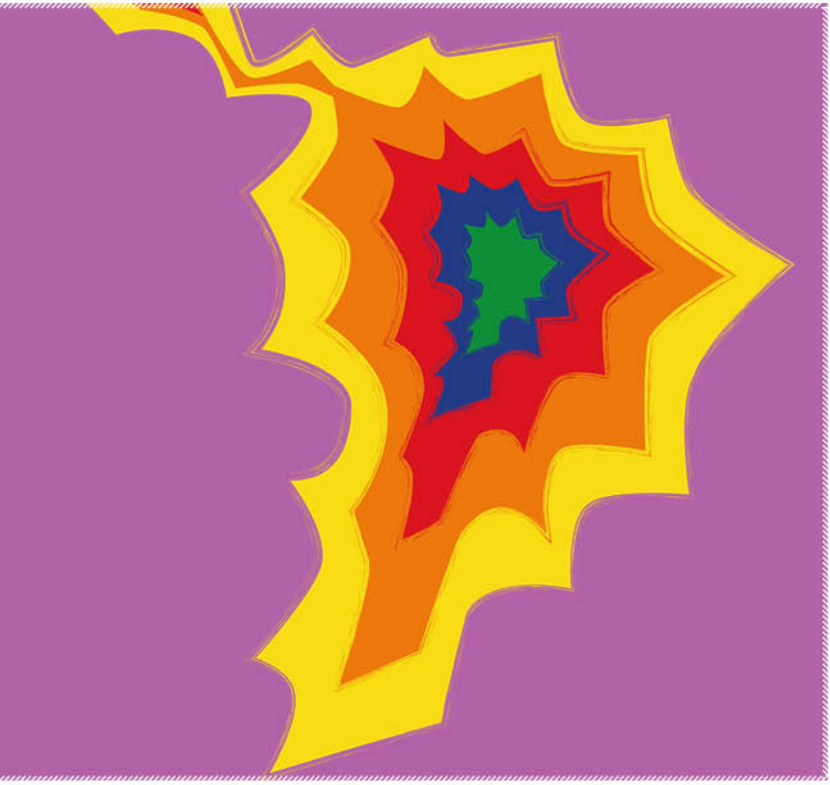
Explosion féministe

Nouvelle génération politique & féminismes de la différence



ANACAONA EDITIONS

época
la diversité
des voix
brésiliennes

UNE COLLECTION DES ÉDITIONS ANACAONA

Collectif
(org. Heloisa Buarque de Hollanda)

Explosion féministe

Avec les contributions de :
Maria Bogado, Cristiane Costa, Heloisa Buarque de Hollanda,
Caroline Ricca Lee, Gabriela Akemi Shimabuko,
Laís Miwa Higa, Marize Vieira de Oliveira,
Sandra Benites-Ará Reté,
Erica Sarmet, Cidinha da Silva, Stephanie Ribeiro,
Lília Dias Marianno, Helena Vieira, Bia Pagliarini Bagagli,
Jaqueline Gomes de Jesus.

Traduit du brésilien par Paula Anacaona

ANACAONA EDITIONS

Explosão feminista © 2018 by Heloisa Buarque de Hollanda
© 2025 Editions Anacaona pour la traduction française
Published in Brazil by Companhia das Letras, São Paulo
ISBN : 978-2-490297-39-9

Sommaire

Partie 1 : la nouvelle génération politique

La rue.....p. 10
Juin 2013 : le début (p. 10) ; Les manifestations de 2015 (p. 17) ; La matérialisation des campagnes virales : les hashtags se font entendre (p. 23) ; 2016 : les lycéennes en action (p. 26) ; La grève du 8 mars 2018 (p. 28)

Les réseaux.....p. 32
Le langage des réseaux (p. 35) ; Les hashtags (p. 37) ; Au-delà des hashtags (p. 44) ; Attaques et contre-attaques (p. 51)

Partie 2 : les féminismes de la différence

Qui parle ?.....p. 56
C'est moi qui parle : Heloisa, professeure, 79 ans, femme blanche et cisgenre (p. 56)

Le féminisme asiatique.....p. 68
Un féminisme asiatique intersectionnel (p. 68) ; Rencontres et débuts (p. 70) ; Filles et petites-filles de l'immigration : nous sommes aussi Brésiliennes (p. 73) ; Tradition et culture : dynamique familiale et oppressions de genre (p. 77) ; Fétichisation et objectivation :

historiquement et politiquement dépossédées de nos corps, de nos désirs et de notre érotisme (p. 80) ; Décolonisation : normes de beauté et blanchiment (p. 81) ; Solidarité antiraciste (p. 83) ; Un militantisme féministe asiatique en construction (p. 85)

Le féminisme autochtone.....p. 88
Femmes autochtones : de l'invisibilité à la lutte pour les droits (p. 88) ; « Comme disait ma grand-mère : il ne faut jamais avoir peur de la confrontation ». Entretien avec Sandra Benites (Ará Reté) (p. 104)

Le féminisme lesbien.....p. 114
Cartographies des résistances lesbiennes contemporaines (p. 114) ; La fête en tant qu'espace politique d'organisation et de construction identitaire (p. 122) ; Les collectives de résistance (p. 128)

Le féminisme noir.....p. 138
Approximations de la mémoire : d'où nous venons (p. 138) ; Qui nous sommes : Femmes noires au pluriel, notre existence est pédagogique (p. 148) ; Internet, génération tombamento *et intersectionnalité (p. 160)*

Le féminisme protestant.....p. 174
Nos origines protestantes (p. 174) ; Où nous situer (p. 176) ; Quelles femmes nous inspirent ? (p. 178) ; Nos difficultés (p. 184) ; Les universitaires dans les formations en théologie (p. 187) ; Nos programmes (p. 189) ; La stratégie de la soumission subversive (p. 196) ; L'inclusion des personnes LGBTQIA+ et le pouvoir des réseaux sociaux (p. 200) ; Conclusion (p. 202)

Le transféminisme.....p. 206
Introduction (p. 206) ; Qu'est-ce que le transféminisme ? (p. 208) ; Le pays de la transphobie : le cas brésilien (p. 211) ; Le transféminisme comme résultat historique des trajectoires féministes (p. 215) ; L'abolition de la nature féminine : genre et contestation (p. 215) ; Le genre et le caractère historique et socialement construit du sexe (p. 218) ; L'importance d'un soutien théorico-activiste pour le transféminisme (p. 221) ; La notion « cisgenre » (p. 223) ; La femme « naturelle » et la transsexuelle : bucolisme de genre (p. 225) ; Les personnes non-binaires : ni homme ni femme (p. 227) ; En dialogue avec Silvia Federici (p. 228) ; L'intellectuelle activiste et l'activisme intellectuel - Entretien avec Jaqueline Gomes de Jesus (p. 231)

Partie 1

La nouvelle génération politique

La rue

Juin 2013 : le début

« Beaucoup de gens aujourd'hui négligent l'importance des manifestations de juin 2013. Moi, je crois que toutes ces personnes qui sont descendues dans la rue, issues de tous bords, ont découvert une force incroyable qu'elles ne connaissaient pas avant. Pour les mouvements des minorités, c'est très important. Le féminisme a explosé après 2013, le mouvement noir aussi. Je vois que notre jeunesse cherche à inclure la politique dans nos relations, dans notre quotidien. C'est pour cela qu'on subit ce virage conservateur, c'est une réponse à ce processus de prise de conscience que l'on est en train de vivre. » [Isabella Dias][1]

L'année 2013 a commencé par de petites manifestations un peu partout au Brésil, liées à l'augmentation du prix des transports publics[2]. Le 6 juin, une manifestation à São Paulo

1 Entretien avec Isabella Dias, lycéenne et participante de l'occupation du collège Pedro II, quartier Realengo, en 2016. *Revista Agulha*, 12 mar. 2017.

2 En mars, des manifestations ont lieu à Manaus et Porto Alegre ; le 16 mai, une manifestation à Goiânia rassemble un millier de personnes. À São Paulo, le 19 mai, le mouvement Passe livre (MPL) organise des actions lors du festival Virada Cultural et continue tout le mois.

rassemble plus de 5000 étudiant·es, un nombre considéré comme important à l'époque. Vidéos, photos et récits en temps réel envahissent les réseaux sociaux. Le 17 juin, en fin de journée, Twitter est dominé par près d'un millier de partages avec les hashtags #WhiteMonday, #VemPraRua *[#DescendsDansLaRue]* et #VemPraJanela *[#ViensALaFenêtre]*. Nous sommes un lundi, et pourtant au moins 270 000 personnes descendent dans la rue dans 30 villes du pays. Le mardi, la mobilisation se poursuit : environ 110 000 personnes occupent plus de 40 villes. L'élan ne faiblit pas le mercredi, avec plus de 140 000 personnes dans 30 villes. Jusqu'à ce que, alors que personne ne croyait que ces chiffres pouvaient encore augmenter, environ 1,4 million de personnes occupent 130 villes le jeudi 20 juin[3].

Les réseaux sociaux diffusent la carte collaborative de la *Revolta do Vinagre*, ou des Manifestations de juin, et donnent des informations sur les lieux de concentration des manifestations, les lieux de conflits, les itinéraires libres et la présence éventuelle de blessé·es. Partout, on peut voir la phrase *Désolées pour le dérangement, nous sommes en train de changer le pays*.

Le climat d'optimisme est latent. À la question : « Pensez-vous que ces manifestations réussiront à apporter les changements que vous réclamez ? », 94 % des répondant·es répondent par l'affirmative[4].

Ces manifestations ont permis l'émergence de nouvelles formes politiques d'affects, dans le sens d'affecter et d'être affecté·e par la foule.

Comme le constate Ivana Bentes, les revendications de

3 Juin 2013 : d'amples secteurs de la population brésilienne descendent dans les rues et décident de contester ce miracle économique brésilien tant vanté par la presse nationale et internationale. Un véritable coup de tonnerre en plein ciel bleu… Pour plus d'informations, voir Glauber A. Sezerino, « Juin 2013, coup de tonnerre en plein ciel bleu », *Je suis toujours favela*. Paris : éd. Anacaona, 2014.

4 Étude réalisée par l'IBOPE, voir : <http://g1.globo.com/brasil/noticia/2013/06/veja-integra-da-pesquisa-do-ibope-sobre-osmanifestantes.html>

cette nouvelle génération politique se dessinaient déjà sur de multiples fronts, notamment contre la spéculation immobilière et les droits des peuples autochtones.

« Je vois l'émergence de nouveaux langages dans ces mouvements urbains : les femmes de la *Marche des salopes* exhibant leurs seins et leurs corps peints, réclamant des droits et la liberté ; ou les rassemblements à vélo de cyclistes nu·es, parcourant les avenues et les rues de São Paulo en soulignant la relation entre le corps et son transport, protestant contre la mort des cyclistes dans une culture dominée par les voitures. Ou encore les corps en danger et la confrontation des *black blocs.*

En d'autres termes, nous parlons de la réinsertion du corps et des corps dans les manifestations. Nous sommes dans un moment intense de potentialisation politique et d'émergence de nouveaux discours et d'acteurs et actrices qui utilisent les réseaux sociaux et s'organisent en connectant les réseaux numériques aux territoires et aux corps. Si vous regardez les images produites, les affiches, les mèmes internet, les hashtags, les vidéos et les photographies, vous verrez une transversalité et une complémentarité de ces mouvements et discours. »[1]

Dans ce contexte, Ivana Bentes souligne l'action des *médiativistes*, et leur efficacité pour promouvoir de nouveaux récits politiques. Le média *Mídia Ninja* a joué un rôle clé dans cette reconfiguration médiatique :

« Les *Ninjas*, inspiré·es par l'éthique hacker et la culture numérique, ont pris l'habitude de "hacker" les récits : en plus de produire un contre-discours sur le sens des manifestations, ils ont également ciblé les grands médias et les journaux télévisés, notamment lors d'un

1 Conversation personnelle.

épisode qui a révélé des policiers en civil infiltrés et lançant des cocktails Molotov dans la foule, entre autres pratiques arbitraires (fausses preuves, débordements policiers, etc.). »[2]

Pour revenir au cas spécifique des manifestations de juin 2013, alors que le collectif prenait le dessus sur l'action individuelle, les grands médias et la police tentaient en vain de localiser les leaders des mouvements. Mais les manifestant·es restaient anonymes et ne révélaient pas de structure hiérarchique. À un journaliste qui lui demandait son nom, une manifestante du mouvement *Passe Livre* a répondu : « Écrivez : je ne suis personne »[3]. Ces jeunes découvraient la puissance de la foule, attiré·es par le magnétisme d'une appartenance provisoire et précaire. Nous étions témoins de l'émergence d'un nouveau langage technopolitique qui dépassait le *clickactivisme*, tout en étant clairement né sur les réseaux sociaux.

À cet égard, la professeure Tatiana Roque analyse les liens formés entre les mouvements, organisés autour d'intérêts différents. Elle montre surtout comment les grands moments des manifestations ont été ceux où les différences ont produit des circuits imprévisibles. Cherchant à comprendre ces nouveaux soulèvements, elle se demande : Quels modes d'existence proposent-ils ? Quel est le lien potentiel entre les questions qu'ils soulèvent et leurs revendications ? Alors que beaucoup s'obstinaient à demander *ce que* les manifestant·es voulaient, le politologue Luiz Eduardo Soares était plus attentif à écouter *comment* iels s'exprimaient et le nouveau langage politique éventuel qui se révélait dans ces manifestations :

2 Ivana Bentes, « Hackear, narrar : As novas linguagens do ativismo ». In : *Mídia-multidão : Estéticas da comunicação e biopolíticas*. Rio de Janeiro : Mauad, 2015, pp. 52-3.

3 Peter Pál Pelbart, "Anota aí, eu sou ninguém". *Folha de S.Paulo,* 19 juin 2013.

« Les affiches étaient petites, et elles étaient aussi écrites en petits caractères, alors qui pouvait les lire ? Pour qui étaient-elles faites ? Pour l'autre avec un *a* minuscule, le suivant, le voisin sur le parcours, le partenaire de la Marche, quiconque se trouvait à côté et était disposé à regarder, lire et à montrer à son interlocuteur sa propre affiche, en y ajoutant éventuellement des commentaires. L'espace de la petite affiche individualisée et expressive est celui du dialogue. Un dialogue du type *je-tu,* qui ne tient que si les sujets se considèrent comme égaux et égales, en tant qu'interlocuteurs, participants d'un ensemble plus vaste qui les comprend et les inclut. »[1]

Quand le mouvement *Passe livre* réclame la baisse des tarifs des transports publics – voire la gratuité – et que les *blacks blocs* réclament la disparition de la Police militaire et l'amélioration des services publics, ils montrent qu'ils peuvent s'exprimer sans la médiation des représentant·es politiques. Ils élargissent l'espace d'action politique et utilisent la possibilité de faire pression sur les institutions depuis l'extérieur. Ils révèlent ainsi une caractéristique importante des différentes manifestations qui ont eu lieu dans le monde entier à cette période, comme le *15M* espagnol ou les manifestations turques de 2013, après l'occupation du parc Taksim Gezi. Nous n'entendions pas seulement des références à des représentant·es politiques ou à des idéologies, ou des questions à des partis et gouvernements. Au contraire, il y avait une autonomie visible parmi les participant·es, qui ne dépendaient pas exclusivement du système politique et opéraient également par le biais d'actions directes, et des débats et liens créés lors de l'occupation collective d'espaces publics. Les membres anonymes du Comité invisible expliquent bien la puissance embryonnaire de ce type de mouvement :

1 Luiz Eduardo Soares, *Rio de Janeiro : Histórias de vida e morte.* São Paulo : Companhia das Letras, 2015, pp. 11-2.

« Ce qui se construit ici, ce n'est ni la "nouvelle société" à l'état embryonnaire, ni l'organisation qui finira par renverser le pouvoir pour en créer un nouveau ; c'est avant tout la puissance collective qui, par sa cohérence et son intelligence, condamne le pouvoir à l'impuissance, en déjouant une à une toutes ses manœuvres. […] Il y a quelque chose dans les soulèvements contemporains qui les déconcerte d'une manière particulière : ils ne partent plus d'idéologies politiques, mais de vérités éthiques. »[2]

Les manifestations de 2013 ont ainsi abouti à des alliances totalement improbables et surprenantes : à Rio de Janeiro, des enseignant·es syndiqué·es ont rejoint des groupes de tendance anarchiste tels que les *black blocs* ; ou des balayeurs et balayeuses de rue ont rejoint des *médiativistes* et, lors de la grève de février 2014, ont reçu le soutien des fêtard·es du carnaval, entre autres exemples.

Les réseaux sociaux n'étaient alors pas seulement considérés comme un moyen efficace de diffusion de l'information, ils jetaient les bases d'un nouveau type d'organisation politique : une démocratie connectée, participative et transparente.

Les nouveaux langages et stratégies de la nouvelle génération politique sont fascinants. Le chercheur Rodrigo Nunes analyse les limites des lectures binaires, qui opposent expressivité/représentation, anonymat/identification, horizontalité/verticalité ; et rappelle les innovations introduites par le soulèvement de l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) au Mexique. Les stratégies zapatistes d'utilisation des réseaux et d'absence de visage sont des caractéristiques récurrentes et distinctives des mouvements d'aujourd'hui. Quelques 35 ans après la redémocratisation du Brésil, la crise aiguë de la démocratie et la méfiance

2 Comitê Invisível, *Aos nossos amigos : Crise e insurreição.* São Paulo : n-1, 2016, pp. 53-4.

radicale envers toute forme de représentation, ajoutées au développement exponentiel des réseaux sociaux et au rejet du leadership, sont au cœur du langage de la nouvelle génération politique. Cependant, si l'anonymat et l'absence de représentation sont des facteurs féconds pour catalyser les protestations, sur le long terme ce désir d'ouverture tend à se heurter à certaines limites dans les organisations. Dans les luttes en cours, on observe une tendance à créer des leaders ou des symboles qui les représentent[1].

Les rues n'ont pas gardé la température du mois de juin, mais l'enthousiasme des manifestant·es qui croyaient en ces transformations est toujours là. Il a muté vers d'autres marches, d'autres revendications, d'autres mouvements, stratégies et langages politiques, viscéralement liés à l'*esprit de juin*.

C'est dans ce contexte que le féminisme a gagné du terrain et est devenu le principal représentant de la nouvelle génération politique. Dans le sillage des grandes marches, les femmes ont occupé le devant de la scène, protagnisant la résistance face au scénario conservateur qui menaçait le pays.

Les manifestations de 2015

En 2015, les femmes ont réagi avec une rapidité impressionnante face à un projet de loi rétrograde présenté par Eduardo Cunha, dont l'objectif était de rendre plus difficile l'accès aux soins médicaux essentiels pour les victimes de viol[2]. Les

1 Rodrigo Nunes, « Anônimo, vanguarda, imperceptível », *Serrote*, n°24.

2 Eduardo Cunha, évangélique, député à partir de 2002 et président de la Chambre des députés en 2015-2016, a été le principal artisan de la procédure de destitution contre la présidente Rousseff. Il a été condamné en 2017 à 15 ans de prison pour corruption (il avait notamment des millions cachés sur un compte en Suisse.) Pour Eliane Brum, fine analyste de la politique brésilienne, « Bolsonaro n'existerait probablement pas s'il n'y avait pas eu Eduardo Cunha. » Pour plus d'informations,

mobilisations hebdomadaires très suivies dans tout le Brésil ont finalement culminé le 13 novembre 2015 par une manifestation nationale sous le mot d'ordre *Cunha dégage !*. Dans les rues, les femmes criaient : *Cunha part, mais la pilule reste ; Mon utérus n'est pas en Suisse pour être à toi* ; *Putes, bi, travestis, gouines, toutes ensemble pour la révolution ;* et *L'État est laïque, il ne peut pas être machiste, notre corps est à nous, pas à des députés moralisateurs*.

Ces rues occupées ont bouleversé l'activiste Manoela Miklos :

« Je ne m'étais jamais arrêtée pour penser à quel point il est naturel que la voix du collectif soit toujours masculine. Et ce jour-là, le bruit des femmes criant ensemble m'a beaucoup marquée. »[3]

La force de ces voix montre comment, en 2015, la lutte féministe avait déjà atteint des sommets sans précédent et fait descendre des milliers de manifestantes dans les rues des principales villes du Brésil.

« Aujourd'hui, Eduardo Cunha et sa bande veulent modifier la définition légale selon laquelle toute pratique sexuelle non consentie est un viol. En plus de rendre plus difficile l'accès à la pilule du lendemain et à l'avortement en cas de viol, le texte du projet de loi 5069/2013 […], s'il est approuvé, ne reconnaîtra comme violences sexuelles que les pratiques "qui entraînent des dommages physiques et psychologiques". Les agressions sexuelles qui ne laissent pas de blessures physiques (sans compter les traces psychologiques indélébiles) ne seront pas considérées comme des infractions pénales. Ce sera le paradis des violeurs. Et un enfer pour des milliers de femmes, parmi lesquelles

voir Eliane Brum, *Brésil, le bâtisseur de ruines – de Lula à Bolsonaro.* Paris : Anacaona, 2021. *(N.d.T.)*

3 Marina Rossi, « As mulheres brasileiras dizem basta ». *El País,* 4 nov. 2015.

nous, femmes noires, sommes majoritaires. »[1]

Claudia Ferreira, militante et photographe des marches féministes depuis plus de vingt ans, souligne la présence de mères et d'enfants dans les manifestations :

« À Rio de Janeiro, un groupe de jeunes mères s'est fait remarquer dans les rues. Mobilisées par les hashtags #MãesECriasContraCunha *[#MèresEtEnfantsContreCunha]* et #MãesECriasNaLuta *[#MèresEtEnfantsEnLutte]*, elles ouvraient les marches avec leurs enfants attaché·es à leur corps par des écharpes, transformant ceux-ci en corps politiques et ajoutant à leurs revendications le droit d'être mères, d'allaiter et d'être avec leurs enfants partout, ajoutant ainsi un nouveau thème aux manifestations pour les droits civils. »

Quelques jours après le grand acte unitaire réclamant la démission de Cunha (*Cunha dégage !)*, la première *Marche des femmes noires* a été organisée à Brasilia, avec 50 000 activistes originaires de toutes les régions du Brésil. Juliana Goncalves, représentante du Centre d'études des relations du travail et de l'inégalité (CEERT), affirmait deux jours avant l'événement :

« Nous sommes jeunes, *quilombolas*[2], bénéficiaires des quotas, féministes, chrétiennes, lesbiennes, militantes de partis, femmes trans, anarchistes, bisexuelles, femmes âgées, représentantes de peuples traditionnels d'origine africaine, travailleuses domestiques, sans-terre, banlieusardes, immigrées et réfugiées, rurales, mères de famille, indépendantes...

1 Luciana Araújo, « Mulheres nas ruas, sem medo, contra o racismo e a violência », *Negro Belchior, CartaCapital,* 9 nov. 2015.

2 Habitant·e d'un *quilombo*, historiquement lieu de refuge des esclavagisé·es en fuite. Aujourd'hui, certain·es de leurs descendant·es occupent toujours ces terres, ce qui entraîne des conflits économiques, politiques et juridiques relatifs à leur démarcation. *(N.d.T.)*

Par sa mobilisation, la Marche a permis un véritable dialogue entre les femmes noires, en renforçant mutuellement les objectifs. En d'autres termes, elle nous a permis de construire quelque chose à partir de ce qui nous unit, et non de ce qui nous sépare. »[3]

Analba Brazão, ancienne coordinatrice de l'Articulation des femmes brésiliennes (AMB) et l'une des organisatrices de la *Marche des femmes noires*, souligne également la relation entre la Marche et la formation de collectifs de femmes noires :

« (…) des collectifs de femmes noires émergent dans tous les coins du Brésil. La lutte féministe antiraciste prend de l'ampleur. »[4]

Analba Brazão s'émeut en repensant à la convivialité de la Marche :

« Rester dans le stade la nuit, voir les délégations arriver au petit matin, accueillies par toutes celles qui campaient déjà, voir les lumières s'allumer et s'éteindre dans le stade, les files d'attente à l'aube pour la douche, l'énergie et l'endurance des femmes noires, l'émotion d'être ensemble – FEMMES NOIRES – dans un même lieu, de dormir toutes ensemble… ou de ne pas dormir ! […] Il y avait tellement d'excitation qu'on ne sentait pas la fatigue. »

En août 2015, la 5e Marche des travailleuses rurales, appelée *Marche des Margaridas*, a rassemblé 70 000 femmes à Brasilia. Le nom est un hommage à Margarida Alves, figure emblématique de la lutte des femmes rurales, assassinée en 1983 parce qu'elle revendiquait des droits pour les travailleuses rurales dans son État, la Paraíba. Cette Marche, dont le symbole est

3 Juliana Gonçalves, « Marcha das mulheres negras, a marcha que faz sentido ». *CartaCapital,* 16 nov. 2015.

4 Analba Brazão, « AMB na Marcha de Mulheres Negras : Nas ruas para enfrentar o racismo e os retrocessos ». *Articulação de Mulheres Brasileiras,* 17 nov. 2015

un chapeau de paille avec des fleurs, avait eu lieu pour la première fois en 2000, puis en 2003, 2007 et 2011. Le mouvement des travailleuses rurales est né en 2000, lors des premières réalisations de la *Marche mondiale des femmes*, auto-définie comme « féministe et anticapitaliste », qui se lançait dans une campagne contre la pauvreté et la violence sexiste. Puisant ses racines dans les années 1990 et dans les discussions internationales sur l'intersection des questions féminines avec les questions économiques, un mouvement s'était formé avec des organisations locales et internationales, et qui compte actuellement des comités dans au moins 45 pays. Selon les organisatrices, la Marche mondiale des femmes met essentiellement l'accent sur l'autonomie des femmes par rapport aux institutions.

« Leur stratégie consistait à produire une réponse dynamique face à l'offensive conservatrice en cours, autour d'actions concrètes menées par des femmes dans les rues, au-delà des espaces institutionnalisés. »[1]

■■■

Il y a au moins deux points à souligner sur les modes d'organisation des activismes contemporains qui ont éclaté en juin 2013 et qui sont la marque du féminisme d'aujourd'hui.

D'une part, la recherche d'horizontalité, le rejet du leadership et la priorité totale au collectif. D'autre part, un langage politique qui passe par la performance et l'utilisation du corps comme principale plateforme d'expression.

Sur la question de l'horizontalité, on assiste à une prolifération de micro-leaderships ponctuelles qui agissent comme de petits vecteurs de force ou des agentes de mobilisation, ainsi

1 Comitê Invisível, *op. cit.,* p. 16.

qu'à une série d'actions marquées par l'anonymat ou signées par des noms qui rejettent l'individu au profit du mouvement collectif.

Entre grands désaccords et rudes frictions, plusieurs courants de pensée féministe se diffusent dans les grands réseaux de débat et de production critique, et leurs effets dans la rue sont divers. La question majeure qui réunit toutes les tendances du nouveau féminisme, avec une multitude de perspectives, de nuances et de perceptions, est celle de la violence à l'égard des femmes.

Bien qu'il ait fallu attendre 2015 pour que la quatrième vague féministe se généralise et atteigne différents secteurs de la société, elle montrait déjà sa force dans des manifestations publiques dès le début des années 2010. Je pense par exemple à la *Marche des salopes*, créée en 2011 à Toronto, Canada, et qui a marqué une étape importante dans ce processus. Lorsque, après une série de viols à l'université de York, un policier a affirmé que les femmes avaient été agressées parce qu'elles s'habillaient comme des « salopes », une vague de protestations a déferlé sur le monde. La Marche est arrivée au Brésil la même année et a désormais lieu tous les ans ; elle est organisée par des collectifs dans au moins 40 villes. Le message est clair : les femmes ont le droit de disposer de leur corps (pleine autonomie corporelle).

Si l'on pense à l'expérimentation de nouvelles façons d'organiser la collectivité et de partager des idées et des affects, la *Marche des salopes* est un exemple clé de l'expérience de la protestation, avec ses propres formes d'expression et dont le corps est un élément central.

« Le corps joue un double rôle important dans la Marche : il est l'objet de la revendication (l'autonomie des femmes sur leur corps) et il est aussi le principal instrument de protestation, un moyen de

communication. C'est un corps-drapeau. […] Des slogans, tels que : *Mon corps, mes règles ; Mon corps n'est pas une invitation ; Pute libre ; Utérus laïc ; Pas de normes,* sont inscrits sur leur corps.

Par l'artifice de la provocation, le corps est utilisé pour remettre en question les normes de genre, en particulier les règles régissant la présentation du corps féminin en public. Parallèlement, le corps est un artefact dans lequel chaque participante cherche à exprimer un message qui la caractérise. »[1]

Les performances jouent un rôle particulier dans les luttes de pouvoir internes des mobilisations de protestation. À partir de son expérience des manifestations de juin 2013, Camile Vergara déclare :

« Les performances sont un moyen d'empouvoirer celles qui n'occupent pas des positions d'"excellence" dans l'exercice du pouvoir et qui critiquent les positions de privilège, en créant un espace de déstructuration des relations de pouvoir. »[2]

L'utilisation de masques du collectif *Coiote* rappelle clairement l'esthétique du *black bloc* :

« Les agentes ne s'identifient pas comme des artistes et comprennent leurs performances comme une action directe et une possibilité de déconstruction et de décolonisation de leurs corps. »[3]

En exposant leurs corps violentés, elles cherchent à catalyser une révolte.

1 Bila Sorj et Carla Gomes, « Corpo, geração e identidade : A Marcha das Vadias no Brasil ». *Sociedade e Estado*, Brasília, v. 29, n. 2, mai-août 2014.

2 Camile Vergara, « Corpo transgressão : A violência traduzida nas performances do Coletivo Coiote, Bloco Livre Reciclato e Black Blocs ». *Cardernos de Arte e Antropologia,* v. 4, n. 2, 2015.

3 *Idem.*

L'enjeu des Marches va plus loin que la simple formulation de demandes qui devraient être satisfaites par les autorités : elles sont la possibilité d'une expérience publique collective et affective qui ne correspond pas aux standards normatifs. Les corps échappent à la fois à la norme esthétique de la féminité, en montrant par exemple la nudité de femmes grosses et non épilées, et à la norme comportementale, en affirmant publiquement leur désir d'une plus grande liberté dans leurs pratiques sexuelles.

« L'autonomie corporelle dépasse la question du contrôle de la reproduction et de la santé, et l'articulation des politiques publiques correspondantes, et renvoie surtout à un mode d'expérimentation du corps vécu comme subjectif. Ainsi, dans les marches, la sensualité des corps est célébrée et les normes de beauté féminine sont remises en question par des corps qui revendiquent leurs poils et différentes normes ; les règles sont positivement assumées. La nudité, instrument d'impact important dans les marches, semble condenser en même temps la capacité de critiquer les normes de genre et d'exprimer cette manière subjective de "libérer" le corps. »[4]

La matérialisation des campagnes virales : les hashtags se font entendre

« S'organiser n'a jamais signifié s'affilier à la même organisation. S'organiser, c'est agir selon une perception commune, à n'importe quel niveau. »[5]

Le mode d'expression est fondamental pour qu'il y ait

4 Bila Sorj et Carla Gomes, *op. cit.*
5 Comitê Invisível, *op. cit.,* p. 18.

contagion. Les *microphones humains*, méthode de propagation de la voix qui utilise le corps humain comme technologie, sont comme des ménestrels, ils travaillent avec la foule en répétant ce que dit une personne, pour rendre son discours audible à distance. Le chœur des voix qui résonnent a, en soi, une énorme force d'expression. Depuis les *Occupy*, qui ont également atteint les capitales brésiliennes, et les manifestations de juin 2003, ce mode de diffusion de la parole est de plus en plus utilisé. Cependant, le féminisme, en s'appropriant cet outil, présente une différence cruciale.

Le *microphone humain* était utilisé pour décider de l'ordre du jour du mouvement ou pour diffuser de brefs communiqués tels que des décisions sur l'itinéraire d'une manifestation ou l'organisation pratique de groupes de travail. Cependant, dans les récentes manifestations féministes au Brésil, les singularités personnelles ont émergé avec plus d'insistance. Ainsi, les rues reflètent clairement l'expérience à la première personne, dans des discours diffusés par des campagnes sur les réseaux sociaux, comme cela s'est produit avec le hashtag #PrimeiroAssédio *[#PremièreAgression]*.

En mai 2016, les rues de Rio de Janeiro et d'autres villes brésiliennes ont été prises d'assaut par des milliers de femmes indignées par le viol inacceptable pratiqué par 33 hommes sur une adolescente. *Tu t'en prends à une, tu t'en prends à toutes*, scandaient-elles. À la fin de la manifestation, la foule des « toutes » s'est rassemblée sur les marches de l'hôtel de ville de Rio de Janeiro, et a partagé ses expériences. Le microphone humain a laissé place à de longs récits prononcés par une femme puis répétés par la foule.

Cette dynamique particulière de parole et d'écoute a des conséquences visibles. En premier lieu, l'expérience de voir exposé devant toutes ce qui était tabou, secret ou même source

de culpabilité ou de honte. Alors que dans la *Marche des salopes* les corps étaient mis en avant, ce sont désormais les voix qui exposent publiquement les expériences les plus intimes. Le corps devient mot et le mot devient corps.

Il y a aussi un sentiment d'identification qui vient de la répétition et de l'anonymat. Curieusement, cette construction met à jour une empathie qui ne se produit pas à travers des liens étroits et intimes, préétablis par des relations de proximité et de convivialité antérieures à la manifestation, mais à travers une personnalité impersonnelle paradoxale. Cette expérience remet directement en cause une limite bien connue des actions collectives traditionnelles, qui se sont toujours heurtées à la difficulté de l'identification subjective entre participant·es à une manifestation.

Dans le cas des manifestations féministes, si d'un côté le récit vient d'un « je », de l'autre, il se dissout dans la répétition du groupe qui entoure ce « je ». Le récit, sans devenir impersonnel, s'inscrit dans l'expérience du groupe, qui assume collectivement la voix individuelle : *Tu t'en prends à une, tu t'en prends à toutes*.

Deuxième conséquence sensible de cette utilisation spécifique du microphone : la performance d'une horizontalité. Si les récits personnels sont marqués par la position sociale dans laquelle chaque « je » s'insère, la répétition par la foule provoque la sensation que cela aurait pu arriver à n'importe qui, ou du moins que ce qui s'est passé devrait concerner n'importe qui. C'est la perception d'un problème commun qui est en jeu. Au lieu d'effacer la différence entre les histoires de vie qui y sont présentées, la répétition par toutes sert de facteur de sensibilisation à ces différences, de facteur de rapprochement et de création de liens.

Lors de la première manifestation après le viol collectif,

les filles scandaient devant les policiers de service : « *Stop au chaos, il y a des violeurs dans cette police !* » Alors que la manifestation se terminait, un policier a tiré une fille par le bras et lui a fait des avances. Une foule de filles s'est jetée sur lui, et il a dû remonter à toute vitesse dans sa voiture et s'enfuir. Le message des filles était clair : vous ne pouvez vous en prendre à aucune d'elles, elles ne baisseront pas la tête.

Des femmes masquées ont graffé autour du palais de Capanema : *Fin au patriarcat* et *Fin à la culture du viol*.

2016 : les lycéennes en action

En 2015, les étudiant·es de l'État de São Paulo ont occupé plus de 200 écoles publiques et ont réussi à empêcher une réforme proposée par le gouvernement conservateur, qui visait à fermer 92 écoles et à transférer plus de 300 000 élèves du réseau public, ce qui aurait surpeuplé les salles de classe. Le mouvement a surpris le pays par son organisation stratégique et la rapidité avec laquelle il s'est propagé, sans que les médias ne puissent diffamer son image et sans que la justice et la police ne condamnent et ne répriment efficacement les occupations.

Fin 2016, les étudiant·es ont à nouveau occupé des écoles, consolidant l'agentivité des lycéen·nes dans les mobilisations politiques actuelles. Cette fois, ce sont plus de 1000 écoles qui ont été occupées dans sept États du Brésil, pour protester contre la réforme de l'enseignement secondaire et le projet de loi visant à geler les dépenses de l'État pendant vingt ans – un projet connu parmi les militant·es sous le nom de « loi de la fin du monde ».

Dans les manifestations, on a vu de nouvelles façons d'organiser le *commun*. L'expérience de vivre dans le même espace

Depuis deux décennies, un souffle nouveau traverse le féminisme porté par les voix puissantes du Sud global. Au Brésil, une nouvelle génération de féministes engagées investit la rue, les universités, les réseaux sociaux et les espaces militants. Héritières des luttes passées, elles bousculent les cadres du féminisme classique et universaliste.

Ce livre donne à entendre cette polyphonie insoumise, où la théorie s'entrelace au vécu, et où les marges deviennent force transformatrice. Une véritable explosion de voix, dont l'onde de choc projette des perspectives nouvelles qui redessinent le paysage des luttes féministes contemporaines.

À l'heure où, en France, les mouvements féministes se confrontent à des questions cruciales d'intersectionnalité, de décolonisation des savoirs et de justice sociale, les réflexions et pratiques portées par les féministes brésiliennes résonnent avec acuité, ouvrant un dialogue transnational indispensable pour repenser les alliances, les imaginaires politiques et les solidarités féministes du 21e siècle.

Cet ouvrage collectif rassemble les voix d'une génération qui avance sans compromis, décidée à renverser les normes conservatrices et à imposer de nouveaux repères. Comme l'écrit Stéphanie Ribeiro : « Nous sommes là, et il ne sert à rien de fuir. C'est un chemin sans retour. Nous construisons un avenir intersectionnel dans lequel des récits multiples guideront les débats. Les nouveaux paradigmes que nous créons seront notre héritage. »

Illustration © Julie Abricot

20 €

www.anacaona.fr

9 782490 297399